
ANNALES DU MAGHREB & DE L'ESPAGNE

PAR

IBN EL-ATHIR

(Suite et fin. — Voir les nos 233 à 240)

Plus tard, Yah'ya vint trouver 'Abd el-Mou'min pour demander quartier, ce qu'il obtint. Il avait manifesté une joie exubérante quand il avait vu El-H'asan ben 'Ali dépouillé de l'Ifrikiyya et ne lui avait ménagé ni le blâme ni les reproches ; bien peu après cependant il se voyait dans la même situation. Son vainqueur l'envoya au Maghreb, qu'il lui assigna comme résidence et où il lui servit une forte pension. El-H'asan ben 'Ali sortit des îles des Benoû-Mezghannân, — nous avons dit qu'il y avait été interné en 543 (21 mai 1148), — et se rendit auprès d' 'Abd el-Mou'min, où il se rencontra avec son ancien rival. Il reçut bon accueil du vainqueur, qui l'attacha à sa personne et lui assigna un haut rang, et qui, après la prise de Mehdiyya, le laissa dans cette ville pour servir de conseiller et de directeur au chef qu'il y nomma.

Lors de la conquête de Bougie, tous les biens des habitants furent respectés, car le souverain almohade fut fidèle à la parole donnée aux Benoû H'amdoûn, qui avaient demandé grâce.

Victoire d'Abd el-Mou'min sur les Çanhâdja (1)

Après la prise de Bougie, les Çanhâdja, commandés par un certain Aboû K'açba, se réunirent en quantités innombrables, et de très nombreux Kotâma, Lawâta, etc., vinrent se joindre à eux pour combattre 'Abd el-Mou'min. Le choc entre les fédérés et l'armée Almohade commandée par l'un des *Cinquante*, Aboû Sa'id Yakhlef, eut lieu au pied de la montagne située à l'est de Bougie : Aboû K'açba fut battu, et la plupart de ses soldats furent tués ; les biens des vaincus devinrent la proie des vainqueurs, et leurs femmes et enfants furent réduits en esclavage (2).

Cette affaire terminée, on marcha contre la K'al'a des Benoû H'ammâd, qui est une place des plus fortes et que rend inexpugnable sa hauteur, car elle est située au sommet d'un mont si élevé que le regard peut mal s'en rendre compte ; mais il n'est de troupes ni de forteresses qui puissent empêcher le destin de se réaliser au moment fixé. En effet, la vue des troupes Almohades [P. 105] suffit à faire fuir les habitants dans les montagnes environnantes ; le fort fut pris, on pilla tout ce qu'il contenait, et 'Abd el-Mou'min en opéra le partage entre ses compagnons (3).

[P. 122] Guerre entre 'Abd el-Mou'min et les Arabes (4)

En çafar 548 (27 avril 1153), eut lieu près de Sétif une

(1) Ce chapitre figure dans les *H. ar. des Cr.*, I, 484.

(2) Ni le *Kartâs* ni Ibn Khaldoun ne parlent de cette affaire ; voir cependant ce dernier, II, 489.

(3) Comparez Ibn Khaldoun, II, 58 et 190 ; *Kartâs*, texte, p. 126.

(4) Le commencement de ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 478, et le tout dans les *H. ar. des Cr.*, I, 487.

bataille entre l'armée d'Abd el-Mou'min et les Arabes. En effet, les Arabes des Benoû Hilal, les Athbedj, les 'Adi, les Riyâh', les Zighba (1), etc., depuis Tripoli jusqu'à l'extrémité du Maghreb, se dirent entre eux, à la suite de la conquête du territoire des Benoû H'ammâd par les Almohades : « 'Abd el-Mou'min, s'il devient notre voisin, nous expulsera du Maghreb ; le seul parti à prendre est de faire tous nos efforts pour le chasser avant qu'il se soit emparé du tout. » Ils se jurèrent donc aide et secours mutuels et s'engagèrent à rester toujours unis ; leur projet était de s'avancer en masse avec leurs femmes et leurs richesses, pour livrer le combat [dit] des femmes (2).

Quand le roi franc Roger de Sicile apprit l'intention des Arabes, il députa [P. 123] aux chefs de ceux-ci, Moh'riz ben Ziyâd, Djebbâra ben Kâmil, H'asan ben Tha'leb, 'Isa ben H'asan, etc., pour les encourager dans leurs projets belliqueux et leur offrir le concours, moyennant livraison d'otages, de 5,000 cavaliers francs. Mais ces chefs le remercièrent, disant qu'ils n'avaient pas besoin d'aide et ne voulaient recevoir de secours que des musulmans.

Quand 'Abd el-Mou'min, qui venait de quitter Bougie pour se rendre au Maghreb, sut qu'une masse innombrable d'Arabes s'avavançait, il équipa plus de 30,000 cavaliers almohades, dont il confia le commandement à 'Abd Allâh ben 'Omar Hintâti et à Sa'd Allâh ben Yah'ya (3). Cette armée entraîna à sa suite les Arabes, deux fois plus nombreux, jusque dans des montagnes du côté de Sétif, puis (fit volte-face et) les chargea ; une affreuse mêlée s'engagea, mais les Arabes mal équipés finirent

(1) Cette orthographe est celle du *Lobb el-lobâb* et de Merrâkechi.

(2) C'est-à-dire un combat désespéré. Comparez le récit d'Ibn Khaldoun, qui paraît assigner à cette affaire la date de 546 ou du commencement de 547 (II, 190). Le *Kartâs* la passe sous silence.

(3) D'après Ibn Khaldoun (*ib.*), le chef de l'armée almohade était 'Abd Allâh, fils d' 'Abd el-Mou'min.

par être mis en déroute et abandonnèrent leurs familles, leurs troupeaux, leurs mobiliers et leurs richesses. Tout cela fut amené à 'Abd el-Mou'min, qui en opéra le partage entre ses compagnons; mais il réserva les femmes et les enfants, qu'il mit sous bonne garde et dont il confia le soin à des eunuques chargés de les surveiller et de pourvoir à leurs besoins. A son arrivée à Merrâkech, il les installa dans de vastes demeures et leur attribua de larges pensions; puis il fit écrire par son fils Moh'ammed aux émirs arabes que leurs femmes et leurs enfants étaient sous bonne garde, qu'il leur avait pardonné et les traitait généreusement. Alors ces émirs s'empressèrent de venir à Merrâkech, où 'Abd el-Mou'min leur rendit leurs familles, les traita bien et leur distribua de fortes sommes. Ces procédés lui concilièrent leurs cœurs, et ils s'installèrent auprès de lui. Il ne changea pas de manière de faire à leur égard, et ce fut avec leur concours qu'il fit ce que nous dirons sous l'an 551 relativement à la désignation de Mohammed comme héritier présomptif.

Prise de Bône par les Francs; mort de Roger et avènement de son fils Guillaume (1)

En 548 (28 mars 1153) la flotte de Roger, roi franc de Sicile, sous le commandement de son page Philippe de Mehdiyya, alla mettre le siège devant Bône. Secondé par les Arabes, cet officier s'empara de la ville au mois de redjeb (sept.-oct.); il réduisit les habitants en captivité et s'empara de ce qu'elle contenait, mais en permettant [P. 124] à un certain nombre de savants et de gens de bien d'aller, avec leurs familles et leurs biens, se réfugier dans les localités voisines. Après y avoir

(1) Ce chapitre figure dans l'*H. des Berbères*, II, 586; dans la *Biblioteca*, I, 479; dans les *H. ar. des Cr.*, I, 489.

séjourné dix jours, il regagna Mehdiyya en emmenant une partie des prisonniers, et de là rentra en Sicile. Roger le fit emprisonner à cause de l'indulgence qu'il avait montrée à l'égard des musulmans de Bône; on disait d'ailleurs que Philippe et les autres pages, musulmans au fond du cœur, cachaiient leurs croyances, et des témoins déposèrent qu'il ne jeûnait pas en même temps que le roi et qu'il était musulman. Roger le fit juger par un tribunal composé d'évêques, de prêtres et de chevaliers, qui le condamna à être brûlé, et cette sentence fut exécutée en ramadân de cette année (nov.-déc.). Ce mauvais traitement fut le premier qui fut (à cette époque) infligé aux musulmans de Sicile, mais Dieu ne tarda que peu à frapper Roger, qui mourut d'une angine dans la première décade de dhoû'l-hiddja de la même année (fin février 1154); il avait près de quatre-vingts ans et en avait régné vingt environ (1). Son fils Guillaume [I le Mauvais], qui lui succéda, eut une administration injuste et conçut des projets sinistres; il prit pour vizir Mayo Barâni [Majone de Bari], dont le mauvais gouvernement provoqua le soulèvement de plusieurs places fortes de Sicile et de Calabre, et ce mouvement s'étendit jusqu'en Ifrîkiyya, ainsi que nous le dirons.

[P. 125] En 548 (28 mars 1153) des vaisseaux de Sicile que montaient un grand nombre de Francs arrivèrent en Égypte et y mirent au pillage la ville de Tennîs (2).

(1) Au lieu de *vingt*, les *H. ar.*, M. de Slane et Amari lisent *soixante*, bien que Tornberg ne signale aucune variante. Notre auteur paraît d'ailleurs confondre les deux Roger; Roger II, né en 1093 et mort en 1154, n'avait que huit ans quand il monta sur le trône.

(2) On trouve cet alinéa dans la *Biblioteca*, I, 480, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 491.

[P. 134] **Insurrection des îles et de l'Ifrîkiyya
contre la domination franque (1)**

Sous l'année 548, nous avons dit qu'à la suite de la mort de Roger, roi de Sicile, son fils Guillaume l'avait remplacé sur le trône, et que la mauvaise administration de celui-ci lui avait fait perdre plusieurs places fortes de cette île. En 551 (24 févr. 1156), le désir de s'affranchir augmenta chez ses sujets, et les îles de Djerba et de Kerkenna aussi bien que les populations de l'Ifrîkiyya se soulevèrent contre lui. Celui qui donna le signal de la révolte fut 'Omar ben Abou 'l-H'asan H'oseyn Forriyâni (2), à Sfax. Roger, à la suite de la conquête de cette ville, en avait d'abord nommé gouverneur le père d'Omar, c'est-à-dire Abou 'l-H'oseyn, qui était un homme savant et vertueux; mais celui-ci, alléguant sa faiblesse et son âge, pria le roi de nommer 'Omar gouverneur. Roger y consentit, mais emmena comme ôtage le vieillard en Sicile. En partant pour sa destination, celui-ci dit à son fils : « Je suis vieux et j'approche du terme de ma vie. Profite de la première occasion favorable pour te révolter et ne garder aucun ménagement à l'égard de nos ennemis; ne songe pas que ma vie est en jeu et agis comme si j'étais déjà mort ». Dès que l'occasion se présenta, 'Omar appela les habitants à la révolte, ordonnant aux uns de monter sur les remparts, aux autres d'envahir les demeures des

(1) Ce chapitre figure dans l'*H. des Berbères*, II, 587, dans la *Biblioteca*, I, 480, et dans les *H. ar. des Cr.*, I, 498.

(2) Ce mot a été ainsi imprimé et vocalisé par l'éditeur d'Ibn el-Athîr, et sa lecture a été adoptée par Amari (voir le *Merâcid* et le *Lobb el-lobâb*; cf. *Storia dei Mus. di Sic.*, III, 468). M. de Slane a lu *Gharyani* (*l. l.*), ethnique que du reste on retrouve ailleurs et qui sert à désigner entre autres un glossateur de la *Modarwana*. J'ai lu « ben Abou 'l-Hasan » avec Amari, *Bibl.*, I, 482; II, 719, etc

Francs et autres chrétiens et de les massacrer tous. Comme on lui fit observer qu'il y avait lieu de craindre pour la vie de son père prisonnier : « C'est, dit-il, d'après ses ordres que j'agis ; et si nous tuons quelques milliers d'ennemis, ne sera-t-il pas bien vengé ? » Le soleil n'était pas levé que tous les Francs étaient égorgés jusqu'au dernier ; cela se passait au commencement de 551 (24 févr. 1156).

L'exemple d'Omar fut imité à Tripoli par Yah'ya (1) ben Mat'roûh', puis par Mohammed ben Rechîd à Gabès ; d'autre part, l'armée d'Abd el-Mou'min s'empara de Bône, de sorte que dans toute l'Ifrîkiyya les Francs ne conservèrent que Mehdiyya et Sousse. Les habitants de Zawila, ville qui n'est séparée de Mehdiyya que par une espèce d'hippodrome (2), suivirent les conseils que leur fit parvenir Omar de massacrer les chrétiens ; puis les Arabes du dehors vinrent aider les habitants de Zawila contre les Francs de Mehdiyya, dont ils interceptèrent les approvisionnements.

Au reçu de ces nouvelles, Guillaume de Sicile fit venir Aboû'l-H'oseyn, le mit au courant de ce qui se passait et lui ordonna d'écrire à son fils pour le faire rentrer dans le devoir et le menacer des conséquences qu'entraîneraient ses actes : [P. 135] « Une simple lettre, dit le vieillard, pourra-t-elle agir sur celui qui a fait un pareil coup ? » Un messenger que le prince envoya à Omar pour le menacer et le sommer de renoncer à ses entreprises, ne put obtenir d'entrer dans la ville le jour même de son arrivée. Le lendemain, il vit tous les habitants sortir de la ville pour accompagner un convoi funèbre et procéder à une inhumation ; puis, quand ils furent rentrés, Omar lui fit dire : « C'est mon père que je viens d'enterrer, et c'est à cause de sa mort que j'ai reçu les condoléances du peuple ; faites maintenant de lui ce

(1) Un ms lit Mohammed.

(2) Ou, d'après une autre leçon, « par une longueur de deux milles ».

que vous voudrez ! » Le messenger reporta le récit de ce qui s'était passé à Guillaume, qui fit crucifier Aboû'l-H'oseyn ; celui-ci ne cessa jusqu'à son dernier soupir d'invoquer le nom de Dieu très haut.

Les gens de Zawîla, renforcés par les Arabes, les habitants de Sfax, etc., assiégèrent Mehdiyya d'assez près pour que les vivres y devinssent rares. Mais le roi de Sicile y expédia vingt galères chargées de guerriers, d'armes et de vivres. Ces renforts pénétrèrent dans la ville, et l'on envoya alors de l'argent aux Arabes pour acheter leur défection. Dans une sortie qui eut lieu le lendemain, les Arabes s'enfuirent ; alors les gens de Sfax, qui combattaient en dehors de la ville avec ceux de Zawîla, furent entourés par les Francs, et, prenant la fuite à leur tour (1), ils s'embarquèrent et laissèrent les habitants de Zawîla livrés à leurs propres forces. Ceux-ci, à la suite d'une charge des Francs, durent fuir vers leur ville, dont ils trouvèrent les portes fermées ; ils résistèrent vaillamment au pied même des murailles, mais la plupart furent tués, et le petit nombre des survivants se dispersa ; quelques-uns se réfugièrent auprès d' 'Abd el-Mou'min. Les femmes, les enfants et les vieillards de la ville se sauvèrent par terre comme ils purent sans pouvoir rien emporter ; les Francs y pénétrèrent, massacrèrent les femmes et les enfants qui n'avaient pu fuir et mirent tout au pillage. Ils restèrent maîtres de Mehdiyya jusqu'à la conquête qu'en fit 'Abd el-Mou'min.

[P. 139] **Moh'ammed ben 'Abd el-Mou'min est reconnu en qualité d'héritier présomptif.**

En 551 (24 fév. 1156) 'Abd el-Mou'min fit reconnaître son fils Moh'ammed comme son héritier présomptif.

(1) J'ai ici rétabli, d'après Amari et les *H. ar.*, quelques mots omis par Tornberg.

Or il avait été entendu entre lui et 'Omar [H'intâli] que ce dernier remplacerait 'Abd el-Mou'min ; mais celui-ci une fois arrivé au pouvoir et devenu père de nombreux enfants, désira les voir lui succéder. Il convoqua en conséquence les émirs arabes de Hilâl, de Zighba, d'Adi, etc, leur fit des cadeaux et les poussa par l'intermédiaire de ses émissaires à déclarer qu'ils demandaient comme héritier présomptif l'un des fils du prince régnant. Mais il feignit de ne pas consentir à leur demande par considération pour Abou H'afç 'Omar Inti et à cause du haut rang que celui-ci tenait chez les Almohades, et il répondit que cette qualité appartenait à 'Omar. Mais quand ce dernier vit ce qui se passait, il fut pris de peur et alla déclarer à 'Abd el-Mou'min qu'il renonçait à se prévaloir de son titre. On prêta alors serment à Moh'ammed, ce qui fut pour 'Abd el-Mou'min l'occasion de nombreuses largesses ; la nouvelle fut proclamée par tout l'empire, et le nom de l'héritier présomptif fut (désormais) prononcé au prône.

'Abd el-Mou'min confie à ses fils l'administration de diverses provinces (1)

En la même année, ce prince nomma son fils Abou Moh'ammed 'Abd Allâh, gouverneur de Bougie et de son territoire (2), son fils Abou 'l-H'asan 'Ali, gouverneur de Fez et de son territoire, son fils Abou Sa'ïd, gouverneur

(1) On retrouve ce chapitre dans les *II. ar. des cr.*, I, 502.

(2) Le texte d'Ibn el Athir (*in l. l.*) ajoute la nomination d'Abou Hafç 'Omar à Tlemcen ; le *Kartâs* (p. 127 et cf. 129) et Ibn Khaldoun (II, 190), confirment en effet qu'Abou Hafç fut nommé gouverneur de cette ville. Cette attribution de divers gouvernements aux fils d'Abd el-Mou'min remonte à 549, d'après le *Kartâs*, à 547 ou environ, d'après Ibn Khaldoun.

de Ceuta, Algéziras et Malaga, et ainsi de suite pour les autres. [P. 140] Sa façon de procéder fut d'ailleurs remarquable, car il s'y prit de la manière que voici. Comme il lui était difficile de révoquer les cheykh almorhades, qui étaient connus, qui avaient été des compagnons du Mahdi Mohammed ben Toumert, et à qui il avait confié le gouvernement de diverses provinces, il garda leurs enfants auprès de lui pour les faire instruire; puis, quand ceux-ci en surent assez pour servir de modèles, il dit à leurs pères : « Je désire vous avoir auprès de moi pour appuyer mes plans de vos conseils; vos enfants, qui sont maintenant savants et bons juristes, pourront gouverner à votre place ». Ils consentirent, fort aises de voir leurs enfants placés. Alors le prince leur fit insinuer par un homme de confiance, stylé à cet effet : « Je crois que, dans une affaire d'importance, vous vous êtes montrés inconséquents et peu convenables. — Et comment cela? — Vos enfants ont des places de gouverneurs, tandis que ceux du Prince des croyants, bien que savants et bons administrateurs, n'en ont aucune. Il y a lieu de craindre que vous ne perdiez l'estime du Prince si son attention se porte sur ce point ». Frappés de la justesse de cette remarque, ils se rendirent auprès de leur maître pour lui demander de donner des gouvernements à ses fils; mais il (feignit de) s'y refuser, et ce ne fut que vaincu par leurs insistances qu'il accéda à leur demande.

[P. 147] **Conquête d'Almería par les musulmans;
fin du pouvoir Almoravide en Espagne (1)**

En 552 (12 févr. 1157), Almería fut conquise sur les Francs par les troupes d'Abd el-Mou'min, et le pouvoir des Almoravides prit fin en Espagne.

(1) Ce chapitre figure dans les *H. ar. des Cr.*, I, 506.

'Abd el-Mou'min ayant nommé gouverneur de Malaga et d'Algéziras son fils Aboû Sa'id, celui-ci aborda à Malaga, où il s'installa et où il reçut une lettre de Meymoûn ben Bedr le Lamtoûni, qui se disait prêt à reconnaître l'Unitéisme et à livrer la ville de Grenade, où il commandait. Aboû Sa'id accepta cette offre, et Meymoûn se rendit à Malaga avec ses femmes et ses enfants ; il y fut reçu très honorablement par Aboû Sa'id, qui l'envoya à Merrâkech, où 'Abd el-Mou'min lui-même se porta au devant de lui.

Ainsi finit la dynastie Almoravide, à qui il ne resta que l'île de Majorque avec H'ammoû ben Ghâniya.

Après être devenu maître de Grenade, Aboû Sa'id marcha avec ses troupes contre Almería, dont les Francs étaient restés possesseurs depuis la conquête qu'ils en avaient faite sur les musulmans en 542 (1^{er} juin 1147). Il en avait commencé le siège quand il fut rejoint par la flotte de Ceuta, que montait un grand nombre d'hommes, et les opérations se poursuivirent tant par mer que par terre.

[P. 148] Les Francs occupaient le fort de la ville ; il les assiégea, tandis que son armée alla camper sur la montagne qui domine Almería, et où l'on éleva par son ordre des fortifications qui descendaient jusqu'à la mer et qui étaient précédées d'un fossé. De la sorte le fort et la ville même étaient enserrés dans cette enceinte, et nul secours ne pouvait y parvenir. Le roi franc d'Espagne Alphonse, connu sous le nom de *petit roi*, se mit à la tête de 12,000 cavaliers francs et de 6,000 cavaliers musulmans sous les ordres de Mohammed ben Sa'd ben Merdenîch, et tenta de secourir la ville ; mais il ne put rien contre les fidèles, et tous les deux, trompés dans leur espoir, durent battre en retraite. Le *petit roi* mourut en route, avant même d'être rentré à Tolède. Trois mois de siège avaient épuisé les vivres de la ville, dont les habitants demandèrent quartier moyennant remise du fort. Ces conditions furent acceptées par

Aboû Sa'id, et les Francs s'éloignèrent par mer, après être restés pendant dix ans maîtres d'Almería.

[P. 158] **'Abd el-Mou'min conquiert Mehdiyya sur les Francs et devient maître de toute l'Ifrîkiyya**(1)

Sous l'année 543 nous avons dit que la conquête par les Francs de Mehdiyya sur El-H'asan [ben 'Ali ben Yah'ya] ben Temîm ben El-Mo'izz ben Bâdis Çanhâdji, et sous l'année 551, comment les Francs avaient massacré et pillé les Musulmans de Zawîla, proche de Mehdiyya. [P. 159] Quelques-uns de ces derniers s'enfuirent auprès d'Abd el-Mou'min pour se mettre sous sa protection. Ce prince, qui était à Merrâkech, les accueillit honorablement et reçut de leur bouche le récit de leurs souffrances en même temps que l'expression de leur conviction qu'il était le seul prince musulman à qui ils pussent recourir pour obtenir satisfaction. Des larmes lui jaillirent des yeux et il baissa la tête, puis, la relevant, il leur dit d'avoir confiance, qu'il leur prêterait aide, au moins au bout de quelque temps. Il fit alors installer ses visiteurs et leur distribua deux mille dinars.

Par ses ordres on prépara des sacs à provision, des outres et tout ce qu'il faut à une armée en marche; il écrivit à ses lieutenants dans le Maghreb, — dont il était le maître jusqu'auprès de Tunis — de conserver et emmagasiner sur place toutes les récoltes en laissant le grain dans l'épi, et de creuser des puits sur toutes les routes. Conformément à ces ordres, le produit de trois récoltes successives fut amassé, transporté aux lieux de halte et recouvert de terre (2), de manière à former de véritables collines.

(1) Ce chapitre figure dans l'*H. des Berb.* (II, 589), ainsi que dans la *Biblioteca* (I, 484) et dans les *H. ar. des Cr.* (I, 508).

(2) Ce que Reinaud (*Historiens*, etc. I, 509) traduit par « les trans-

En çafar 554 (21 fév. 1159), ce prince, qui entreprenait le plus souvent ses voyages dans ce mois, partit de Merrâkech pour l'Ifrîkiyya, avec 100,000 combattants et un nombre égal de suivants et de goujats. Grâce aux précautions qu'il avait prises, ce flot d'hommes traversa des campagnes cultivées sans toucher à un épi et, en arrivant au lieu de campement, faisait la prière avec un tel ensemble qu'un seul imâm suffisait et que le cri d'*Allâh akbar* sortait simultanément de toutes les bouches sans que personne fût en retard. Devant 'Abd el-Mou'min s'avancait El-H'asan ben 'Ali Çanhâdji, l'ancien prince de Mehdiyya et d'Ifrîkiyya, dont nous avons dit l'arrivée auprès du prince almohade. Une marche ininterrompue mena l'armée le 24 djomâda II (12 juillet) jusqu'à Tunis, occupée par Ah'med ben Kho-râsân, prince de cette ville (1). La flotte arriva également; elle comptait soixante-dix galères, transports et chalands (2). Quand la ville fut investie, on somma les habitants de se rendre et, sur leur refus, on commença le lendemain l'attaque avec une vigueur extrême. Il ne restait plus [semblait-il] qu'à prendre la ville et à y laisser entrer la flotte, quand un vent violent s'éleva et força les Almohades à se retirer et à remettre leur conquête au lendemain. Or, quand la nuit fut tombée, dix-sept des principaux habitants de la ville vinrent demander à 'Abd el-Mou'min quartier pour leurs concitoyens. Le prince, pour récompenser leur empressement à se soumettre, promit de respecter la vie, la famille et les biens des messagers, [P. 160] mais exigea que les autres habitants, pour sauver leurs têtes et celles des leurs, lui abandonnassent la moitié de leurs biens meu-

portèrent dans des bâtiments sur lesquels ils apposèrent leur cachet. »

(1) Comparez les récits, qui présentent des différences, de Merrâkechi, p. 495 de la trad. française; de Zerkechi, trad., p. 12, et de Tidjâni, *Journ. as.*, 1853, I, 393.

(2) En arabe, *chîni*, *l'arîda* et *chelendi*.

bles et immeubles et renvoyassent Ah'med ben Khorâsân et sa famille. Ces conditions ayant été acceptées, il prit possession de la ville, posta des gardes pour empêcher les soldats d'y pénétrer et fit procéder par des commissaires au partage des biens. Les juifs et les chrétiens qui habitaient la ville eurent à choisir entre la conversion à l'Islamisme et la mort; les autres habitants eurent à payer un loyer prélevé sur la moitié de la valeur de leurs habitations.

Au bout de trois jours, 'Abd el-Mou'min se dirigea sur Mehdiyya, accompagné par sa flotte, qui suivait la côte de conserve avec lui, et y arriva le 18 redjeb (1). Il y avait alors dans cette ville plusieurs fils de rois francs et des chevaliers d'une bravoure exceptionnelle; ils avaient évacué Zawîla, située à une portée de flèche de Mehdiyya, et ce fut de ce côté qu'arriva 'Abd el-Mou'min. Ce lieu fut bientôt rempli de soldats et de goujats, et en une heure de temps la population se trouva ainsi reconstituée; la portion de l'armée qui n'y trouva pas de place s'installa en dehors, et fut bientôt rejointe par une foule innombrable de Çanhâdja, d'Arabes et de gens du pays. Des attaques réitérées furent dirigées contre la ville, mais elles restèrent infructueuses à cause de la force naturelle de sa position, de la solidité de ses murailles et du peu de prise qu'elle présentait aux assaillants, car elle a la forme d'une main en saillie sur la mer et rattachée à la terre par le poignet seulement. Les Francs lançaient sur les flancs de l'armée musulmane leurs plus braves guerriers, qui la harcelaient et se retiraient au plus vite, ce qui fut cause qu' 'Abd el-Mou'min éleva une muraille à l'ouest de la ville, afin d'empêcher ces sorties; d'autre part, la flotte assiégea Mehdiyya par mer. 'Abd el-Mou'min, s'étant

(1) Ou le 4 août 1159. M. de Slane, Reinaud et Amari ont tous lu « le 12 redjeb », date que donnent aussi Zerkechi (p. 12 de la trad. fr.) et Tidjâni (p. 397).

embarqué sur une galère avec El-H'asan ben 'Ali, qui y avait régné, en fit le tour, et, frappé de la solidité de l'emplacement de cette ville, il dut reconnaître qu'on ne pouvait s'en emparer de vive force ni par terre ni par mer, qu'il fallait nécessairement recourir au blocus. El-H'asan, à qui il demanda comment il avait pu abandonner une pareille forteresse, lui répondit que c'était par suite du petit nombre d'hommes sûrs dont il pouvait disposer, du manque de vivres et de la décision du destin, raisons dont le prince Almohade reconnut la valeur. Il se fit débarquer, et donna l'ordre de réunir du blé et des vivres sans plus combattre. Bientôt on vit s'élever dans le camp deux montagnes l'une de blé et l'autre d'orge, dont la vue frappait de loin les arrivants, qui restaient tout surpris d'apprendre de quoi elles étaient composées.

Pendant que le siège se prolongeait, Sfax fit sa soumission, de même que Tripoli, les montagnes de Nefoûsa, les K'çoûr de l'Ifrîkiyya et leurs dépendances ; Gabès fut conquis de vive force. 'Abd el-Mou'min fit en outre conquérir diverses localités par son fils Aboû Moh'ammed 'Abd Allâh (1). Les habitants de Gafça, voyant les progrès du pouvoir Almohade, [P. 161] furent unanimement d'avis de le reconnaître au plus tôt et de faire remise de leur ville, et ce fut leur prince Yah'ya ben Temîm ben el-Mo'izz qui alla, avec plusieurs des principaux, trouver 'Abd el-Mou'min. Celui-ci répondit d'abord à son chambellan qui lui annonçait leur arrivée : « Tu te trompes ; ce ne sont pas les gens de Gafça ». Mais comme le chambellan maintenait son dire : « Comment donc, dit-il, cela est-il possible ? Le Mahdi annonce que les nôtres doivent couper les arbres et abattre les murailles de cette ville. Acceptons cependant leur offre et épargnons-les, « afin que Dieu accomplisse

(1) Ibn Khaldoun énumère les conquêtes que fit 'Abd Allâh (*Berbères*, II, 193 ; et cf. *Kartâs*, p. 129).

l'œuvre décrétée dans ses destins » [Koran, VIII, 43 et 46] Et il leur envoya quelques-uns des siens pour les recevoir. Un poète qui figurait dans la députation adressa à 'Abd el-Mou'min un poème qui débute ainsi :

[Basît'] Nul ne tressaille de joie, quand il se trouve au milieu des épées et des lances, comme le khalife 'Abd el-Mou'min ben 'Ali (1).

Un cadeau de mille dinars fut sa récompense.

Le 22 cha'bân de la même année (7 septembre) parut la flotte sicilienne composée de cent cinquante galères, sans compter les transports. Elle arrivait de l'île d'Iviça, qui dépend de l'Espagne, d'où elle amenait tous les habitants qu'elle avait réduits en captivité et d'où un ordre du roi franc l'avait envoyée à Mehdiyya. En arrivant, elle cargua ses voiles pour pénétrer dans le port, mais la flotte d'Abd el-Mou'min s'avança contre elle, tandis que toute l'armée se rangea sur le littoral. Devant ce déploiement de forces, les Francs restèrent saisis de frayeur. Mais alors l'action s'engagea, et 'Abd el-Mou'min, le front prosterné contre terre, restait à pleurer et à invoquer la faveur céleste pour les siens; la flotte chrétienne battue dut rehisser ses voiles pour s'enfuir, poursuivie par les musulmans qui s'emparèrent de sept galères et auraient pris la plupart des vaisseaux ennemis s'ils avaient eu des bâtiments de la même espèce (2). Ce fut un fait d'armes remarquable et « *une prompte victoire* » (Koran, XLVIII, 18 et 27). Les marins victorieux reçurent à leur retour les largesses d'Abd el-Mou'min.

Les assiégés, bien qu'ayant perdu l'espoir d'être

(1) Ce vers est mis dans la bouche d'Abou 'Abd Allâh Mohammed ben Abou' l-'Abbâs 'Omar Teyfâchi par Ibn Khallikan, II, 483, et Zerkechi, trad. fr. p. 14 : cf. Kayrawâni, dont le texte (p. 413) devient, dans la version française de Pellissier et Rémusat (p. 198) : « Aucun de ceux qui agitent les épaules soit parmi les blancs soit parmi les noirs, n'a un courage égal au vôtre ».

(2) D'après une autre leçon « si leurs voiles avaient été hissées ».

secourus, résistèrent encore six mois, jusqu'à la fin de dhoûl-hiddja (1), où dix chevaliers francs vinrent demander quartier pour les habitants et solliciter la permission de se retirer dans leur pays en emportant tous leurs biens. A ce moment, les vivres faisaient complètement défaut et ils étaient réduits à manger leurs chevaux. Ils rejetèrent cependant la proposition que leur fit 'Abd el-Mou'min d'embrasser l'islamisme, mais pendant plusieurs jours ils recommencèrent d'humbles démarches, et le prince finit par acquiescer à leur demande. Il leur fournit des vaisseaux pour s'embarquer, [P. 162] mais comme on était dans la saison d'hiver, la plupart de ces bâtiments sombrèrent, et un petit nombre seulement revit la Sicile. Le prince de cette île avait menacé, au cas où 'Abd el-Mou'min aurait tué les chrétiens de Mehdiyya, de massacrer les musulmans de Sicile, de réduire leurs femmes en captivité et de s'emparer de leurs biens. Mais ce fut Dieu qui se chargea d'engloutir les Francs.

Le vainqueur fit son entrée dans Mehdiyya, où la domination franque avait duré douze ans, le matin du jour d'*achoûrâ*, 10 moharrem 555 (20 janvier 1160); cette année fut appelée par lui *année des quints* (2). Il y passa vingt jours à rétablir l'ordre, à en relever les fortifications et à l'approvisionner en vivres, en soldats et en munitions. Il y installa comme gouverneur l'un des

(1) Commencement de janvier 1160. La soumission de la ville ayant eu lieu tout au commencement de 555 à la suite de pourparlers engagés en 554, on s'explique facilement que nos sources indiquent soit l'une soit l'autre de ces deux années. Il faut cependant remarquer que, d'après le *Kartâs*, le vainqueur fut de retour à Tanger en dhoûl-hiddja 555.

(2) Ce qu'Amari a traduit par « année des cinq » (*l'anno dei cinque*), comme avait fait Reinaud (*Histor. etc.*, I, 514). Cf. la trad. de Zerkechi, p. 14. La même expression se retrouve dans la chronique moderne *Él-Kholdâcat en-nakiyya* de Mohammed Bâdji Mas'ouïdi, p. 56.

siens (1), à qui il laissa, pour lui servir de conseiller, El-H'asan ben 'Ali, ancien chef de cette ville. Il y concéda à celui-ci, de même qu'à ses enfants, des fiefs et des demeures magnifiques. Tout cela terminé, il reprit la route du Maghreb le 1^{er} çafar de la même année (10 février 1160).

'Abd el-Mou'min attaque les Arabes (2)

Après avoir réglé ce qui concerne Mehdiyya, et avant de se remettre en route, ce prince convoqua les émirs arabes des Benou Riyâh' établis en Ifrikiyya et leur tint ce discours : « Notre devoir est de faire triompher l'Islâm. Or la puissance des polythéistes en Espagne est grande, et ils sont les maîtres de nombreuses provinces où les musulmans dominaient autrefois. Nul ne peut les combattre mieux que vous, dont les ancêtres ont conquis ce pays dans les premiers temps de l'Islâm, et c'est par vous encore que les conquérants en vont être chassés. Nous vous demandons donc 10,000 braves cavaliers pour combattre dans la voie de Dieu. » Ils les lui promirent et en prêtèrent le serment qu'il leur demanda en invoquant le nom de Dieu et le Saint Livre, puis ils marchèrent de conserve avec lui jusqu'au défilé de la montagne de Zaghwân (3). Mais Yousof ben Mâlik, qui figurait parmi les émirs et chefs de tribus, se rendit secrètement et de nuit auprès d'Abd el-Mou'min pour l'informer de la répugnance qu'avaient les Arabes à se rendre en Espagne, parce qu'ils le soupçonnaient de chercher uniquement à leur faire quitter leur pays ; il ajouta qu'ils ne respecteraient pas le serment prêté :

(1) Mohammed ben Faradj Koumi, d'après Zerkechi (p. 12).

(2) Ce chapitre figure dans les *H. ar. des cr.*, I, 514.

(3) Il est fait à cela une brève allusion par Zerkechi (p. 15) ; comparez aussi *Berbères*, II, 194.

« Eh bien ! répondit-il, Dieu se chargera de punir le parjure. » Dans la nuit qui suivit, en effet, ces chefs se jetèrent dans la campagne et rejoignirent leurs tribus. Seul, Yousof ben Mâlik resta auprès du prince, qui l'appela à cause de cela, « Yousof le véridique ».

'Abd el-Mou'min ne parla pas de cette affaire et poursuivit rapidement sa marche dans la direction du Maghréb [P. 163] jusqu'aux environs de Constantine, où il installa son camp dans un endroit riche en pâturages appelé Wâdi'n-Nisâ (1), et, comme on était au printemps, le fourrage abondait. Il y séjourna vingt jours en ayant soin d'intercepter les routes et de ne laisser sortir aucun soldat du camp, de sorte que dans le pays nul n'avait connaissance de la présence d'une armée si considérable, et l'on se disait que quelques nouvelles inquiétantes reçues d'Espagne le faisaient s'éloigner au plus vite. Aussi les Arabes qui l'avaient abandonné, rassurés en ce qui les concernait, revinrent des plaines où ils s'étaient réfugiés se réinstaller dans leurs séjours d'habitude. Dès qu'il en eut connaissance, 'Abd el-Mou'min expédia contre eux ses deux fils Abou Moham-med et Abou 'Abd Allâh avec trente mille guerriers choisis parmi les principaux et les plus braves des Almohades ; ces deux chefs précipitèrent leur marche par des lieux inhabités et vinrent surprendre, sans qu'ils s'attendissent à rien, les Arabes par derrière, c'est-à-dire du côté du désert, de façon à leur couper la retraite qu'ils auraient pu tenter de ce côté. Les Arabes étaient installés dans la région de K'ayrawân, au sud d'une montagne dite Djebel el-K'arn (2) ; leurs tentes dépassaient 80,000, et parmi les plus connus de

(1) Ni Bekri ni Edrisi ne mentionnent cette localité. Plusieurs endroits d'Algérie portent ce nom de « rivière du bivouac » (de Slane, *Historiens*, etc., I, 796).

(2) Cet endroit, qui est situé entre Djeloûla et Kayrawân, mais que ni Bekri ni Edrisi ne mentionnent, a vu d'autres rencontres célèbres (voir p. ex. l'*Hist. des Berbères*, I, 307, 363, etc.).

leurs chefs figuraient Aboû Mah'foûz' Moh'riz ben Ziyâd, Mas'ouûd ben Zemmâm el-Ballât', Djebbâra ben Kâmil, etc. La subite apparition des Almohades jeta le trouble parmi eux et ils ne s'entendirent pas : Mas'ouûd et Djebbâra ben Kâmil s'enfuirent avec leurs tribus, tandis que Moh'riz ben Ziyâd tint ferme et voulut combattre ; mais on ne l'écouta pas, et il ne resta avec lui qu'une troupe d'Arabes pour livrer bataille aux Almohades, dans la seconde décade de rebî' II 555 (19-29 avril 1160). La lutte fut chaude, mais Moh'riz ben Ziyâd fut tué et sa tête fut promenée sur une pique, ce qui amena la débandade des Arabes, qui abandonnèrent leurs tentes, leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Tout cela fut amené à 'Abd el-Mou'min, qui était encore dans son campement ; il fit garder les femmes de race pure et les emmena avec lui au Maghreb sous bonne garde et avec tous les soins que requérait la pudeur, les traitant comme il avait fait les femmes des Athbedj (1). Alors, et comme avaient fait ceux-ci, des députations des Riyâh' vinrent les unes après les autres lui redemander ces captives ; les envoyés furent bien traités et leur demande fut accueillie, si bien qu'il ne resta bientôt plus personne d'entre eux qui n'en fit autant et ne fit sa soumission : il rabaissait leur orgueil, mais les traitait généreusement. Alors il les expédia aux frontières d'Espagne, ainsi qu'il avait été entendu tout d'abord.

Les ossements des Arabes tués [P. 164] à la bataille de Djebel el-Karn furent amoncelés en un tas énorme qui se voyait de loin et qui subsista longtemps. Toute l'Ifrîkiyya resta tranquillement soumise aux lieutenants d'Abd el-Mou'min, et il n'y eut plus parmi les émirs arabes que Mas'ouûd ben Zemmâm Ballât' qui conserva son indépendance et resta avec les siens aux extrémités du pays.

(1) *Suprà* p. 114. Je corrige, comme plus haut, la lecture de Tornberg.

[P. 184] En 556 (30 déc. 1160), 'Abd el-Mou'min franchit le détroit et se transporta à Djebel Târik', sur la rive d'Espagne; il y édifia une ville bien fortifiée et, après y avoir séjourné quelques mois, regagna Merrâkech.

[P. 186] **Ibn Merdenîch conquiert Grenade sur 'Abd el-Mou'min, puis en est chassé (1)**

En 557 (20 déc. 1161), les Grenadins, qui reconnaissaient alors l'autorité d'Abd el-Mou'min, députèrent à Ibrâhîm ben Hemochk pour lui demander de venir prendre possession de leur ville. Ce chef, qui était le beau-père d'Ibn Merdenîch, avait d'abord embrassé l'Unitéisme, était devenu partisan d'Abd el-Mou'min et l'avait excité à attaquer son beau-père, mais il avait ensuite abandonné le parti des Almohades et s'était réconcilié avec Ibn Merdenîch (2). Ibn Hemochk, agréant cette offre, se rendit à Grenade avec les députés, [P. 187] mais il y trouva un groupe d'Almohades qui se retrancha dans le fort. Quand Abou Sa'id 'Othmân ben 'Abd el-Mou'min, alors à Malaga, eut vent de cette affaire, il réunit ses troupes pour marcher au secours de ses partisans de Grenade, et de son côté Ibrâhîm ben Hemochk adressa une demande de secours à Ibn Merdenîch, chef de l'Espagne orientale, qui lui envoya deux mille cavaliers musulmans et francs. Cette troupe livra

(1) Ce chapitre figure dans les *Hist. ar. des cr.* (t, 523). Il faut voir le récit des faits tel qu'il est exposé par Dozy, (*Recherches etc.* 3^e éd., I, 372). Ce savant parle (p. 364) du récit d'Ibn el-Athîr comme n'étant pas traduit; il n'a pas songé à consulter le recueil cité, où en effet, il n'y avait pas de raison d'insérer ce chapitre, non plus du reste que plusieurs de ceux dont nous avons donné l'indication.

(2) Ces derniers mots ont été ajoutés d'après le texte publié dans les *H. ar.*, et énoncent un fait conforme à ce que nous avons vu p. 571. Tornberg n'a pas relevé cette variante, non plus d'ailleurs que quelques autres.

dans les environs de Grenade un combat aux Almohades qui se trouvaient dans cette ville, avant qu'Abou Sa'id pût arriver. Les Almohades se battirent courageusement, mais furent mis en fuite; puis Abou Sa'id livra à son arrivée un nouveau combat où beaucoup des siens tombèrent; lui-même cependant tint ferme avec une troupe de chefs et de braves cavaliers et fantassins, qui se firent tuer jusqu'au dernier, et Abou Sa'id dut alors s'enfuir à Malaga.

'Abd el-Mou'min apprit ces nouvelles pendant qu'il était déjà en marche vers Salé, et il expédia aussitôt son fils Abou Ya'koûb Yoûsof avec 20,000 combattants et plusieurs des cheykh's almohades qui s'avancèrent à marches forcées. A cette nouvelle, Ibn Merdenîch se dirigea avec son armée vers Grenade pour soutenir Ibn Hemochk; et ces deux contingents réunis formaient une nombreuse armée. Le premier de ces chefs était campé en dehors de la ville, à Ech-Cherî'a (1); les deux mille cavaliers qui avaient formé la première armée d'Ibn Hemochk campèrent en dehors du Fort rouge (2), et ce chef avec les siens dans ce fort même. Les troupes almohades parurent sur une montagne proche de Grenade, auprès de laquelle elles séjournèrent quelques jours; puis elles firent tenter par quatre mille cavaliers une attaque nocturne contre les troupes campées en dehors du Fort rouge, tandis qu'elles les enceignaient de toutes parts. Ces soldats ne purent pas même monter à cheval et furent massacrés jusqu'au dernier. L'armée almohade tout entière s'avança ensuite et s'installa

(1) *Cherî'a* (abreuvoir) désigne un quartier ou un faubourg dans diverses villes du Maghreb (Dozy, *Recherches*, I, 383).

(2) Ce que l'on appelle aujourd'hui l'Alhambra est de construction postérieure et remonte à l'époque des Naçrides ou Benoû Ahmar. Notre « Fort rouge » doit être ce qu'on nomme l'Alcazaba de l'Alhambra, dont des restes subsistent encore (Dozy, *Recherches*, I, 385).

dans les environs immédiats de Grenade (1). Ibn Merdenich et Ibn Hemochk, comprenant qu'ils ne pouvaient résister, s'enfuirent la nuit suivante et se retirèrent dans leurs Etats. Les Almohades conquièrent Grenade au cours de la même année. Quant à 'Abd el-Mou'min, il repartit de Salé pour rentrer à Merrâkech.

[P. 191] **Mort d'Abd el-Mou'min et avènement de son fils Yoûsof (2)**

Le 20 djomâda II 558 (25 mai 1163), ce prince, qui régnait sur le Maghreb, l'Ifrîkiyya et l'Espagne, mourut à Salé, où il s'était rendu en venant de Merrâkech. [P. 192] Quand il se vit malade et près de sa fin, il convoqua les cheykh's almohades qui l'accompagnaient et leur dit que, après avoir mis à l'épreuve son fils Mohammed (3), il ne le jugeait pas en état d'exercer le pouvoir, et que, croyant son autre fils Yoûsof plus apte à supporter ce fardeau, il leur conseillait de le prendre pour leur chef. Ce fut donc, d'après ses dernières recommandations, à Yoûsof qu'on prêta serment en le saluant du titre de Prince des croyants. Mais la mort d'Abd el-Mou'min fut tenue secrète, et on transporta son corps en litière, comme s'il était seulement malade, jusqu'à Merrâkech. Aboû H'afç, autre fils du défunt, était alors chambellan, et il continua de remplir les mêmes fonctions auprès de son frère et de porter au

(1) Cette bataille fut livrée le 28 redjeb ou 13 juillet 1162, d'après Ibn Çâhib eç-çalât (Dozy, *l. l.*, où l'on trouve, à la p. 380, la traduction d'un fragment de notre auteur).

(2) On retrouve ce chapitre dans les *Hist. ar. des cr.*, (I, 529).

(3) On a vu plus haut (p. 118) les moyens employés par 'Abd el-Mou'min pour faire reconnaître Mohammed en qualité d'héritier ; voyez aussi ce que disent Ibn Khaldoun (II, 195), Merrâkechi (p. 202), Zerkechi (p. 15), Ibn Khallikân (IV, 470) et le *Kartâs* (texte, p. 132).

peuple les ordres du Prince des croyants (1). Yousof exerça le pouvoir aux lieu et place de son père jusqu'à ce que son autorité fût reconnue dans toutes les provinces, et ce fut alors seulement qu'il annonça la mort d'Abd el-Mou'min.

Ce dernier prince, qui avait régné trente-trois ans et quelques mois, était intelligent, décidé, avait le jugement droit, était bon administrateur, se montrait généreux; mais il versait facilement le sang des musulmans coupables d'une faute légère. Il respectait hautement la religion et sut la consolider; dans tous ses Etats il fit respecter l'obligation de la prière, et la mort frappait celui qu'il surprenait à ne pas prier quand le moment était venu. Dans tout le Maghreb il établit le rite malékite en ce qui concerne les applications de la loi, et la doctrine d'Abou' l-H'asan Ach'ari en ce qui a trait aux principes religieux. Aux réunions qu'il tenait figuraient principalement les gens de science et de religion; il recourait à eux, recherchait leur conversation et leur permettait de lui parler.

[P. 206] **Insurrection des Ghomâra au Maghreb**

Quand, en 559 (29 nov. 1163), la mort d'Abd el-Mou'min fut divulguée, toutes les tribus des Ghomâra, qui forment un peuple nombreux, se soulevèrent sous la conduite d'un grand chef nommé Miftâh' ben 'Amr et se cantonnèrent dans leurs montagnes, qui forment des citadelles presque inaccessibles. Abou' Ya'koûb Yousof, successeur d'Abd el-Mou'min, marcha contre eux avec ses deux frères, 'Amr (2) et 'Othmân, à la tête d'une forte armée d'Almohades et d'Arabes. Les combats

(1) Abou' Hafç 'Omar, selon Merrâkechi (p. 203), s'effaça volontairement devant son frère.

(2) Il faut, si je ne me trompe, lire 'Omar.

livrés par eux en 561 (6 nov. 1165) mirent les Ghomâra en déroute ; [P. 207] ceux-ci perdirent de nombreux guerriers, parmi lesquels Miftâh' ben 'Amr et d'autres chefs, et leur pays fut conquis de vive force. De nombreuses tribus de ces régions étaient toutes disposées à la révolte, mais attendaient l'issue de la lutte pour se prononcer ; le massacre des Ghomâra rabattit leur audace et les décida à la soumission, de sorte qu'il ne resta plus aucun fauteur de troubles et que le calme régna dans tout le Maghreb (1).

[P. 235] **Combats livrés à Ibn Merdenîch par les troupes du fils d'Abd el-Mou'min**

Moh'ammed ben Sa'd ben Merdenîch régnait dans l'Espagne orientale et vivait en bonne intelligence avec les Francs. Il refusa de reconnaître 'Abd el-Mou'min aussi bien que son successeur ; sa puissance s'accrut surtout du temps de ce dernier. Mais en 565 (24 sept. 1169), Yoûsof ben 'Abd el-Mou'min fit marcher contre lui une armée qui parcourut et ravagea le territoire, s'empara de deux villes et jeta la terreur dans le cœur de ses troupes et de ses milices. Elle y séjourna assez pour le parcourir et en emporter les dépouilles (2).

[P. 246] **Mort d'Ibn Merdenîch, dont les Etats passent aux mains de Yoûsof ben 'Abd el-Mou'min**

En 567 (3 sept. 1171), mourut l'émir Mohammed ben Sa'd ben Merdenîch, qui régnait dans l'Espagne orientale, c'est-à-dire à Murcie, Valence, etc. La dernière

(1) Comparez Merrâkechi (trad., p. 217, avec la note).

(2) Voir *ibid.*, p. 214 ; *Berbères*, II, 197 ; *Kartâs*, p. 137 ; trad. latine, 184. Ce chapitre figure dans les *H. ar. des cr.*, I, 573,

recommandation qu'il adressa à ses enfants fut d'aller, dès qu'il serait mort, trouver Aboû Ya'koûb Yoûsof, qui venait de débarquer à la tête de 100,000 combattants. Ils suivirent ce conseil, et leur démarche remplit de joie le cœur de Yoûsof, qui prit possession de ce territoire; il épousa la sœur des princes ralliés, les traita honorablement, leur assigna un rang élevé et les installa à la cour après leur avoir distribué des sommes considérables (1).

[P. 256] **Arrivée des Turcs en Ifrikiyya, où ils conquièrent Tripoli et d'autres villes (2)**

En 568 (22 août 1172) une troupe de Turcs ayant à sa tête K'arak'oûch (3) mamloûk de Tak'i ed-Dîn 'Omar, neveu de Çalâh' ed-Dîn Yoûsof ben Ayyoûb (Saladin),

dans une rédaction qui attribue à 'Omar, frère du Prince des croyants, le commandement des troupes envoyées par Ya'koûb [lisez Aboû Ya'koûb Yoûsof].

(1) Merrâkechi (trad. fr., p. 216) fait un récit analogue; voir également *Hist. des Berb.*, II, 499 et 200; Ibn Khallikân, IV, 471. On retrouve ce chapitre dans les *H. ar. des cr.*, I, 585.

(2) Ce chapitre figure dans les *Hist. ar. des cr.*, I, 590.

(3) Deux mamlouks du nom de Karakouch ont joué un rôle à cette époque: le premier et le plus célèbre est l'eunuque Behâ ed-Dîn Karakouch ben 'Abd Allâh Asadi Nâciri Çaklabi (aussi appelé Aboû Sa'îd par Defrémery, *Hist. ar. des cr.* II, 1^{re} p., p. 49), qui tint une place importante parmi les conseillers de Saladin, qui mourut en 597 (11 oct. 1200), et à qui une intéressante monographie a été consacrée par M. Casanova (*Mém. de la mission arch. du Caire*, VI, p. 447; à la p. 483, l. 20 et 28, lire 561 au lieu de 661); le second est Cheref ed-Dîn Karakouch Armeni Moz'afferi Nâgiri, mamlouk de Moz'affer Taki ed-Dîn, qui fut crucifié à Weddân en 609 (2 juin 1212), qui eut au moins deux fils et dont le rôle dans l'histoire du Maghreb est exposé notamment par Tidjâni (*Journ. As.*, 1852, II, 452 et s.), dont Ibn Khaldoun a suivi le récit (*H. des Berb.*, II, 91). Cheref ed-Dîn, dont il est ici question, arriva au Maghreb, selon le dire formel de notre texte, en 568, mais des dates postérieures sont aussi indiquées (Tidjâni, pp. 159-160, et 163; Merrâ-

sortit d'Égypte (1) et se rendit dans les montagnes de Nefoûsa, où elle opéra sa jonction avec Mas'ouûd ben Zemâm, connu sous le nom de Mas'ouûd el-Ballât (2). Ce chef, l'un des principaux de la région, avait pu autrefois se soustraire à l'autorité d'Abd el-Mou'min (3). La réunion des partisans de ces deux chefs constitua une force considérable, et ils mirent le siège devant Tripoli, qu'ils bloquèrent et serrèrent de très près. Cette ville fut prise, K'arâk'ouûch s'y empara du gouvernement, installa sa famille dans le palais et poursuivit ses conquêtes en Ifrîkiyya, sans qu'il pût cependant se rendre maître de Mehdiyya, de Sfax, de Gafça, de Tunis et des territoires et bourgades dépendant de ces villes. De nombreux soldats constituèrent une armée de plus en plus forte à K'arâkoûch, dont l'autorité dans ces pays trouvait chez les Arabes une aide fondée sur leurs dispositions innées à détruire, à pilier, à couper les arbres, les palmiers, etc. Il réunit ainsi des richesses considérables qu'il mit en sûreté à Gabès, et, l'orgueil lui montant au cerveau, il se flatta de conquérir l'Ifrîkiyya tout entière, grâce à l'éloignement du maître de ce pays, Aboû Ya'koûb Yoûsof. Nous verrons plus tard comment les choses se passèrent.

kechi, tr. fr., p. 221 et 250; *H. des Berb.*, II, 91; cf. I, 71; Zerkechi, tr. fr., p. 18). Les deux Karakouch ont été confondus et regardés comme n'étant qu'un, par exemple dans l'index d'Ibn el-Athîr, p. 498; dans le T. III des *H. ar. des cr.*, p. 90, ainsi que par l'auteur de l'index de ce tome; ils avaient cependant, avec raison, été distingués dans l'index du t. I de cette collection, ainsi que l'avait fait Defrémery (*J. as.*, 1869, I, 524), et comme le fait aussi M. H. Derenbourg (*Vie d'Ousâma*, p. 432 et 450). Cf. *L'Afrique sept. au XII^e s. de notre ère*, p. 4, n. 2.

(1) C'est à la fin de 574 que Merrâkechi (p. 221; cf. 250) place la première arrivée des Turcs au Maghreb; voir la note précédente.

(2) Dans Ibn Khaldoun, Mas'ouûd ben Zemâm el-Bolt, chef des Benou Riyâh (*H. des Berb.*, I, 56, 71, 138; II, 92).

(3) « Et de ses enfants », ajoute le texte des *H. ar. des cr.*, ce qui est contredit par le récit d'Ibn Khaldoun.

Campagne de Yoûsof ben 'Abd el-Mou'min contre les Francs en Espagne (1)

En la même année, Yoûsof partit de Séville à la tête de ses troupes pour faire campagne contre les Francs et alla assiéger Hucte, ville qui est située à l'est et non loin de Tolède. De nombreux Francs vinrent se ranger sous les drapeaux d'Alphonse roi de Tolède [Alphonse IX de Castille], mais ne livrèrent pas de bataille rangée aux musulmans. Or ceux-ci vinrent, à cause de leur grand nombre, à manquer de vivres et furent ainsi forcés de quitter le territoire franc pour retourner à Séville. Jusqu'à 571 (21 juillet 1175), Yoûsof y séjourna, organisant ses troupes et faisant faire d'incessantes incursions [P. 257] en territoire franc. Il y eut de nombreux combats et razzias où les Arabes déployèrent une bravoure indescriptible : en vain le champion arabe s'avancait entre les deux armées pour provoquer en combat singulier les chevaliers francs les plus réputés, nul n'osait relever son défi. Aboû Ya'koûb Yoûsof regagna alors Merrâkech (2).

[P. 272] La flotte sicilienne se présente devant Alexandrie et est mise en déroute

En moharrem 570 (août 1174), les Alexandrins et l'armée d'Égypte remportèrent une victoire sur la flotte des Francs de Sicile. Nous avons dit en effet que les Égyptiens avaient député au roi des Francs sur le littoral

(1) Ce chapitre figure dans les *Hist. ar. des cr.*, I, 591.

(2) Comparez le récit de Merrâkechi (*ibid.*) et de l'*H. des Berb.* (II, 200). Au lieu de « Hucte », Tornberg a mal restitué un mot écrit d'une manière imparfaite et en a fait « Ronda ».

de Syrie ainsi qu'au prince de Sicile pour leur demander d'attaquer l'Égypte, de manière à leur permettre à eux-mêmes de se soulever et de chasser Çalâh ed-Dîn (Saladin). Le prince de Sicile équipa en conséquence une flotte considérable, etc. (1).

[P. 309] **Révolte du prince de Gafça et conquête de cette ville par Yoûsof (2)**

En 576 (27 mai 1180), Yoûsof s'avança en Ifrîkiyya et fit la conquête de Gafça. Le prince de cette ville, 'Ali ben el-Mo'izz ben el-Mo'tazz, ayant vu que les Turcs étaient entrés en Ifrîkiyya, en avaient conquis une partie et avaient obtenu la soumission des Arabes, fut pris aussi de l'envie de se rendre indépendant et de secouer la suzeraineté de Yoûsof. Il se révolta ouvertement et, soutenu par les habitants de Gafça, il massacra la garnison almohade de cette ville en chawwâl 572 (1^{er} avril 1177). Le gouverneur de Bougie informa Yoûsof de l'état de trouble où se trouvait le pays, de la reconnaissance faite par de nombreux Arabes du Turc K'arâk'ouçh qui était entré en Ifrîkiyya, et du massacre de la garnison almohade de Gafça par 'Ali d'accord avec les habitants de cette ville. Yoûsof commença par assurer les frontières qui pouvaient donner lieu à quelque crainte, et ce ne fut qu'après avoir pris ce soin qu'il passa en Ifrîkiyya avec ses troupes en 575 (7 juin 1179). Pendant trois mois il assiégea Gafça, qui était bien fortifiée et dont les habitants étaient braves, et coupa les arbres des environs. La situation devenant pénible, 'Ali sortit à l'insu de la

(1) Ce chapitre figure en entier dans la *Biblioteca* (I, 495) et dans les *H. ar. des cr.* (I, 614).

(2) De courts fragments de ce chapitre se retrouvent dans l'*Hist. des Berb.*, II, 593, et le dernier alinéa, dans la *Biblioteca*, I, 499; il figure en entier dans les *Hist. ar. des cr.*, I, 645.

population et de l'armée et arriva jusqu'à la tente de Yoûsof, où il se fit connaître au chambellan du prince. Ce dernier, très surpris qu'Ali eût pu, sans sauf-conduit, arriver jusqu'à sa tente, le laissa néanmoins pénétrer jusqu'à lui, et Ali, après lui avoir baisé la main, essaya de se justifier et le pria d'agir avec une générosité digne de lui-même en faisant grâce aussi bien à lui qu'aux habitants. C'est ce que fit Yoûsof, qui pénétra dans la ville au commencement de l'année 576 (27 mai 1180) et envoya Ali au Maghreb, où il le traita avec honneur et lui assigna un fief considérable (1). Il réinstalla une garnison almohade à Gafça, et pardonna également à Mas'ou'd ben Zemmâm, émir des Arabes, qui vint se présenter à lui, et qui fut aussi envoyé à Merrâkech.

Yoûsof se rendit ensuite à Mehdiyya, où il reçut un messenger du roi de Sicile, qui venait solliciter la paix, et qui obtint une trêve [P. 310] de dix ans. Mais l'Ifrikiyya, ravagée par la famine, ne pouvait nourrir ni les hommes ni les chevaux, et il regagna précipitamment le Maghreb.

[P. 332] **Mort de Yoûsof et avènement de son fils
Ya'koûb (2)**

En 580 (13 avril 1184), Yoûsof passa du Maghreb en Espagne avec des troupes nombreuses, tant cavaliers que fantassins, et alla à l'ouest de ce pays assiéger Santarem, qui appartenait aux Francs. Au bout d'un mois, il tomba malade et mourut en rebî' I (11 juin 1184);

(1) Sur Ali (Ibn er-Rend), comparez les récits d'Ibn Khaldoun (II, 34 et 203), de Zerkechi (p. 15-16) et de Merrâkechi (p. 218).

(2) Le premier alinéa de ce chapitre se retrouve dans les *Hist. ar. des cr.* (I, 665).

on le transporta en cercueil à Séville (1). Il avait régné vingt-deux ans et un mois (2). Comme de son vivant il n'avait désigné aucun de ses fils pour le remplacer, les chefs almohades, d'accord avec la famille d'Abd el-Mou'min, choisirent le fils du défunt Aboû Yoûsof Ya'koûb, et l'installèrent sitôt que son père fut mort, car le voisinage de l'ennemi rendait l'entente urgente. Le nouveau prince tint très dignement sa place, maintint haut l'étendard de la guerre sainte et gouverna sagement ; plein de piété, il appliquait les peines légales aux grands aussi bien qu'aux petits ; sa main ferme contint tout son vaste empire dans une obéissance parfaite. Après avoir réorganisé les places frontières d'Espagne et y avoir installé de nombreuses garnisons, il répartit aussi des troupes dans le reste du pays et mit tout en ordre, puis retourna à Merrâkech.

Son père Yoûsof avait gouverné sagement et avec plus de douceur qu'Abd el-Mou'min ; il aimait [P. 333] et favorisait les savants, avait recours à leurs lumières, leur confiait des fonctions et les attirait à sa cour ; les populations lui obéissaient volontiers, et des territoires qui avaient résisté à son prédécesseur lui firent leur soumission ; il ne changea rien au prélèvement des impôts tel que l'avait fixé son père. Son autorité resta toujours incontestée, grâce à la manière dont il gouverna et dont il ne se départit pas jusqu'à la fin de sa vie.

[P. 334] **Bougie est conquise par les Almoravides puis reconquise par les Almohades (3).**

En cha'hân 580 (6 nov. 1184), 'Ali ben Ish'âk', connu sous le nom d'Ibn Ghâniya, qui était l'un des princi-

(1) Voyez *Recherches*, de Dozy, 3^e éd., II, p. 443 ; *H. des Berbères*, II, 205.

(2) Deux mss lisent « et quelques mois ».

3) On retrouve ce chapitre dans les *H. ar.*, etc. (I, 667). Sur

paux officiers des Almoravides, les anciens maîtres du Maghreb, partit de Majorque, où il régnait, et alla conquérir Bougie. En effet, à la nouvelle de la mort de Yoûsof ben 'Abd el-Mou'min, il équipa les vingt bâtiments qui constituaient sa flotte, alla jeter l'ancre sur le littoral de Bougie, et après avoir débarqué les deux cents cavaliers almoravides et les quatre mille fantassins dont il était accompagné, il occupa cette ville sans coup férir. Ce succès tint à l'absence du gouverneur qui, peu de jours auparavant, était parti pour Merrâkech sans laisser ni troupes ni défenseurs à Bougie, qu'aucun ennemi ne semblait alors menacer et que l'on croyait à l'abri d'un pareil coup d'audace d'Ibn Ghâniya. Celui-ci fut rejoint par les survivants des Benou H'ammâd, et cet accroissement de forces augmenta sa confiance. En apprenant cet événement, le gouverneur de Bougie, interrompant son voyage, revint sur ses pas à la tête de trois cents cavaliers almohades, auxquels il en joignit environ un millier d'autres recrutés parmi les Arabes et les tribus de ces régions. Dès que l'Almoravide fut informé qu'il approchait, il marcha à sa rencontre avec mille cavaliers et engagea l'action, mais elle fut de courte durée, car tous les auxiliaires du gouverneur se retournèrent contre lui, de sorte qu'il dut fuir avec ses Almohades et se retirer vers Merrâkech. L'Almoravide regagna Bougie, et conquit ensuite tous les cantons qui en dépendent; mais Constantine résista, et il dut en faire le siège jusqu'en çafar 581 (3 mai 1185). A cette date, une armée almohade partie de Merrâkech vint assiéger Bougie par terre et par mer, et les deux frères d'Ali ben Ish'âk, c'est-à-dire Yah'ya et 'Abd Allâh, durent s'enfuir de là et rejoindre 'Ali, qui leva le siège de Constantine et s'avança dans l'Ifrîkiyya.

L'armée almohade venue de Merrâkech et qui recon-

les faits dont il y est question, cf. Zerkechi, p. 18; *l'H. des Berbères*, II, 208, et Merrâkechi, trad. fr., p. 233.

quit Bougie comptait, comme troupes de terre, vingt mille cavaliers envoyés par Ya'k'ouïb, qui avait été mis au courant des événements par le gouverneur de Bougie et à qui celui-ci avait représenté les dangers que risquait de provoquer toute négligence.

[P. 342] **L'Ifrîkiyya, d'abord conquise par les Almoravides et les Arabes, rentre sous l'autorité des Almohades (1).**

Sous l'année 580, nous avons dit que Bougie, d'abord conquise par l'Almoravide 'Ali ben Ish'âk', fut reprise par l'armée de Ya'k'ouïb ben Yoûsof, et qu' 'Ali s'enfonça en Ifrîkiyya. Les Soleym, les Riyâh' et autres Arabes de ces régions se joignirent à lui, aussi bien que les Turcs que nous avons dit être venus d'Égypte dans ce pays sous la conduite de Cheref ed-Dîn K'arak'ouïch ; là aussi se trouvait parmi les Turcs d'Égypte, Bouzâba, mamloûk de Tak'i ed-Dîn, le neveu de Saladin (2). Réunis ainsi, ils formaient une troupe nombreuse et puissante, et tous ces alliés étaient hostiles au pouvoir almohade. Ils

(1) Ce chapitre se retrouve presque tout entier dans les *H. ar. des cr.*, I, 669.

(2) Sous l'année 582 (t. XI, 345 : *H. ar. des cr.*, I, 672), notre auteur explique les événements auxquels il est fait ici allusion. En cette année, Saladin rappela en Syrie Tak'i ed-Dîn qui gouvernait en Égypte, et refusa de le recevoir. Alors Tak'i ed-Dîn réunit des milices et des troupes pour se rendre au Maghreb, où l'appelait son mamloûk K'arak'ouïch, qui s'était rendu maître des montagnes de Nefouïsa, de Barka, etc. Saladin, à cette nouvelle, rappela son neveu à la cour et lui attribua divers fiefs. Mais Taki ed-Dîn avait déjà fait partir son avant-garde sous le commandement de son mamloûk Bouzâba, lequel avait rejoint K'arak'ouïch. — Behâ ed-Dîn (*H. ar. etc.*, III, 90) fait également allusion à ces incidents. Tidjâni les raconte d'une manière un peu différente et donne plus de détails sur les débuts de K'arak'ouïch en Ifrîkiyya (*J. As.*, 1852, II, 458 ; *H. des Berb.*, II, 91 ; cf. *L'Afr. sept. au XII^e s. de notre ère*, p. 5). — Sur l'orthographe du nom *Bouzâba*, cf. H. Derenbourg, *Vie d'Ousâma*, p. 450.

reconnurent pour chef 'Ali ben Ish'âk', parce qu'il appartenait à une famille qui exerçait le pouvoir depuis longtemps, et lui donnèrent le titre d'Émir des musulmans. Ils conquièrent l'Ifrîkiyya tout entière de l'est à l'ouest, moins les deux villes de Tunis et de Mehdiyya, que les Almohades occupaient et où, se maintenant malgré tout, ils résistèrent à l'intimidation, au blocus et à la force. Tous les fauteurs de troubles dans ce pays se joignirent à l'Almoravide insurgé, [P. 343] aussi bien que tous ceux qui ne cherchaient qu'à piller et à faire le mal ; ils ravagèrent les villes, les places fortes et les villages, violèrent les femmes et abattirent les arbres. 'Abd el-Wâh'id ben 'Abd Allâh Hintâti, alors gouverneur d'Ifrîkiyya, résidait à Tunis, d'où il écrivit à Merrâkech à Ya'k'ôûb, prince du Maghreb, ce qui se passait. L'Almoravide se dirigea vers la presqu'île de Bâchoû, qui est voisine de Tunis et renfermait de nombreux villages (1). Il en entreprit le blocus, puis il accorda l'*amân* aux habitants, qui le demandèrent ; mais ses soldats y ayant pénétré, y pillèrent toutes les richesses, les bêtes de somme et les vivres, dépouillèrent les hommes de leurs derniers vêtements, s'emparèrent des femmes et des enfants et laissèrent toute la population exténuée et sans ressources.

Ces malheureux se dirigèrent ensuite sur Tunis ; là, ceux qui avaient assez de vigueur pour cela travaillèrent pour se procurer de quoi se sustenter, tandis que les plus faibles vivaient de la charité publique. Mais l'hiver étant survenu, ils furent fort éprouvés par le froid, et en outre la peste les accabla : on compta 12,000 morts dans une seule localité, ce qui peut faire juger du reste.

L'Almoravide, une fois maître de l'Ifrîkiyya, fit remplacer dans la *khotba* le nom des fils d' 'Abd el-Mou'min

(1) Il s'agit là d'une région bien connue (Edrisi, 138 et 118 ; Bekri, 109 et 110, etc.), et non d'une île, ainsi que le dit la traduction des *H ar. des cr.*

par celui du khalife Abbasside En-Nâçir lidîn-illâh, à qui il fit demander (l'investiture sous forme de) robes d'honneur et d'insignes noirs. En 582 (23 mars 1186), il alla mettre le siège devant Gafça, dont les habitants, après avoir expulsé la garnison almohade, reconnurent son autorité; il y organisa une milice formée d'Almoravides et de Turcs, et non content de la solidité des fortifications, il y laissa une garnison.

Au reçu de ces nouvelles, Ya'koûb ben Yoûsof forma une armée choisie de 20,000 cavaliers seulement, à cause du peu de vivres que l'on pouvait trouver dans ces régions et de l'état de ruine et de dévastation où elles se trouvaient, et se mit en marche vers Tunis en çafar 583 (11 avril 1187). Il fit marcher contre 'Ali ben Ish'âk', qui était alors à Gafça, un corps de 6,000 cavaliers commandés par son neveu fils de son frère; mais quand on en vint aux mains, une troupe de Turcs qui accompagnait le corps Almohade fit défection, ce qui amena la défaite de ce dernier et la mort de plusieurs des officiers qui le commandaient, en rebî' I 583 (10 mai 1187). Ya'koûb, après avoir reçu cette nouvelle, continua de résider à Tunis jusqu'à la mi-redjeb (20 septembre) de cette année, et mena alors ses troupes contre l'Almoravide et les Turcs : la rencontre eut lieu proche [P. 344] de Gabès (1) et aboutit à la défaite d'Ibn Ghâniya et des siens, dont il fut fait une extermination presque complète; le faible nombre qui échappa se jeta dans l'intérieur. Le même jour, Ya'koûb se dirigea contre Gabès, et quand il l'eut conquise, il en tira les femmes et les enfants de K'arâk'ouçh pour les expédier au Maghreb. Il marcha ensuite sur Gafça, qu'il assiégea pendant trois mois, et au cours de cette période, il ravagea les environs et en abattit les arbres. Les Turcs alors lui firent demander quartier pour eux-mêmes et pour les habitants, ce

(1) A El-Hamma (*Berbères*, II, 211; *L'Afr. sept. au XII^e s.*, p. 4, n. 1).

qui leur fut accordé. Les Turcs sortirent sains et saufs, et le prince, qui avait remarqué leur bravoure et leur férocité, les envoya en garnison dans les places frontières; mais les Almoravides qui étaient dans la ville furent mis à mort, les murs en furent démantelés et il n'y laissa plus subsister qu'une simple bourgade. Ainsi se réalisa la prédiction, rappelée plus haut (1), du Mahdi Ibn Toûment, que ses murs seraient détruits et ses arbres coupés (2).

La ruine de Gafça opérée et l'Ifrikiyya remise en ordre, Ya'k'ouïb rentra à Merrâkech en 584 (1^{er} févr. 1188).

[T. XII, 37] Silves est prise par les Francs, puis reprise par les musulmans (3).

En 586 (7 févr. 1190) le roi franc Ibn er-Renk' (4) conquiert Silves, dans l'ouest de l'Espagne, l'une des principales villes musulmanes de ce pays. Au reçu de cette nouvelle, Aboû Yoûsof Ya'k'ouïb, émîr d'Espagne et du Maghreb, équipa une armée nombreuse et, franchissant le détroit qui le séparait de l'Espagne, il fit aussi passer par mer un important corps de troupes. Il mit le siège devant cette ville et la combattit si vigoureusement que ses défenseurs durent demander grâce, ce qui leur fut accordé, et ils se retirèrent dans leur pays. Il fit prendre également par une armée Almohade, à laquelle étaient adjoints de nombreux Arabes, quatre villes conquises

(1) *Suprà*, p. 125.

(2) Tidjâni raconte comment Karakoûch, ayant fini par se brouiller avec les Benoû Ghâniya, fut crucifié à Waddân en 609 (*Journ. as.*, 1852, II, 154).

(3) Ce chapitre se retrouve dans les *Hist. ar. des croisades* (II, 1^{re} partie, p. 35).

(4) Ou plutôt Ibn er-Rik. Il s'agit du roi de Portugal Sanche 1^{er} (cf. *Géographie d'Aboulféda*, II, 240, n. 5).

par les Francs depuis quarante ans. Les audacieuses attaques de ces guerriers furent cause que le roi franc de Tolède [Alphonse IX de Castille, 1158-1214 de J.-C.] intimidé fit demander la paix, qui lui fut consentie pour une période de cinq ans; après quoi Aboû Yoûsof retourna à Merrâkech. Mais il y avait chez les Francs un parti hostile à cette trêve; seulement, comme il ne pouvait manifester son opposition, il attendit pour relever la tête que commençât l'année 591 (15 déc. 1194), où il arriva ce que nous dirons.

[P. 73] **Guerre d'Aboû Yoûsof Ya'koûb
contre les Francs d'Espagne (1)**

Cet événement est de cha'bân 591 (10 juil. 1195). En effet le roi franc d'Espagne Alphonse [IX de Castille], ainsi que la reine de Tolède (2) écrivirent à Ya'koûb une lettre ainsi conçue (3) : « En ton nom, ô Dieu très grand, créateur des cieus et de la terre ! Pour en venir au fait, ô émîr, nul être doué d'une saine raison ou d'une intelligence nette n'ignore que tu es le chef de la religion hanîfienne (4) tout comme je le suis de la religion chrétienne. D'autre part, tu n'ignores pas jusqu'à quel point les chefs d'Espagne poussent le laisser-aller, l'abandon, l'insouciance du soin de leurs sujets, ainsi que les plaisirs auxquels ils s'adonnent. Aussi je leur impose la loi du plus fort, [P. 74] je vide leurs demeures, je réduis

(1) Ce chapitre figure dans les *Hist. ar. des Cr.* (II, 1^{re} p., 78).

(2) Ces six derniers mots, par suite d'une leçon différente adoptée par Defrémery (*Hist.*, etc.) y sont rendus par « dont la capitale était Tolède ».

(3) On retrouve dans la biographie de Ya'koûb par Ibn Khallikan (IV, 338) un texte quelque peu différent de cette lettre, dont la rédaction y est attribuée à Ibn el-Fakhhâr.

(4) C'est-à-dire de la religion orthodoxe qui remonte à Abraham et qui a été restaurée par Mahomet.

leurs enfants en captivité, je promène ignominieusement les hommes mûrs et je massacre les jeunes. Tu ne peux te soustraire à l'obligation de les protéger, car la force est entre tes mains et vous croyez que Dieu vous impose le devoir de nous combattre un contre dix. Mais maintenant Dieu, connaissant votre faiblesse, ne vous impose plus que de nous combattre un contre deux. C'est nous à l'heure présente qui allons vous combattre un contre plusieurs, sans que vous puissiez nous repousser ni que vous soyez capables de nous résister. On m'a rapporté aussi que tu as commencé à faire des levées et que tu penses à combattre, mais que tu diffères d'année en année, que tu n'avances un pied que pour reculer l'autre, et j'ignore si c'est la pusillanimité qui t'arrête ou le manque de foi en ta révélation. On m'a dit encore que tu ne trouves pas de moyen de faire la guerre. C'est peut-être que tu n'oses t'y exposer? Eh bien! je te déclare, à l'effet de te tranquilliser, que je te tiens pour excusé et que je regarde comme respectés tous les traités, conventions et serments si tu amènes ici toutes tes forces dans tes bateaux et les galères. Je marcherai contre toi avec toutes mes troupes pour t'attaquer dans l'endroit que tu préféreras. Si tu l'emportes, c'est un butin immense qui tombera entre tes mains et que tu pousseras devant toi; mais si je reste vainqueur, c'est mon pouvoir qui l'emportera sur le tien, c'est mon autorité qui s'étendra sur les deux religions, c'est ma prééminence qui s'imposera aux deux peuples. C'est Dieu qui exauce les désirs, et qui par sa bonté accorde la félicité; il est le seul maître et il n'y a de bien qu'en lui! » Après avoir pris lecture de ce message, Ya'k'oub écrivit ce verset (Koran, xxvii, 37) au haut de la lettre : « Retourne vers ceux qui t'envoient. Nous irons les attaquer avec une armée à laquelle ils ne sauraient résister; nous les chasserons de leur pays avilis et humiliés », et la renvoya au prince chrétien. Puis il réunit une formidable armée et s'embarqua pour l'Espagne.

D'après une autre version, un parti franc, mécontent, nous l'avons dit (1), de la paix conclue en 586 (7 fév. 1190), parvint à réunir, à l'époque dont nous parlons, des troupes qui envahirent le territoire musulman, où elles massacrèrent et pillèrent tout et commirent d'épouvantables ravages. Ce serait la nouvelle de ces événements qui aurait déterminé le passage de Ya'k'ouïb en Espagne avec des troupes innombrables.

De leur côté, les Francs, sachant ce qui se préparait, réunirent des guerriers recrutés jusque dans les régions les plus éloignées, et s'avancèrent avec ardeur et une confiance dans le succès qui reposait sur leur nombre. Une bataille des plus acharnées fut livrée le 9 cha'bân 591 (19 juillet 1195) au nord de Cordoue, à K'al'at Ribâh' (Calatrava) dans un endroit connu sous le nom de Merdj el-H'adid (2); la fortune, d'abord contraire aux musulmans, tourna ensuite contre les chrétiens, qui furent honteusement battus [P. 75] grâce à la faveur divine : « Dieu a abaissé la parole des infidèles et élevé la sienne. Il est puissant et sage » (Koran, ix, 40). 146,000 chrétiens furent massacrés, 13,000 furent faits prisonniers, et un butin immense échut aux musulmans : 143,000 tentes, 46,000 chevaux, 100,000 mulets et 100,000 ânes. Une proclamation de Ya'koûb avait annoncé que chacun resterait maître de son butin personnel, à l'exception des armes, et ce qui fut déposé entre ses mains dépassait, après compte fait, 70,000 armures complètes. Du côté des musulmans, la perte fut de 20,000 tués.

Ya'koûb, poursuivant les fuyards, trouva que Cala-

(1) *Suprà*, p. 147.

(2) Tornberg a imprimé à deux reprises *K'al'at Riyâh'*, mais a rectifié cette orthographe dans son Index. Il s'agit de la célèbre bataille d'Alarcos, sur laquelle on peut voir l'*Hist. des Berbères* (n. 213); Merrâkechi (trad., p. 245); Ibn Khallikân (iv, 340); le *Karlâs* (texte, p. 151; trad. Tornberg, p. 199). Au lieu de « Merdj el-H'adid », Merrâkechi lit « Fah'ç el-Djedid ». C'est le 18 juillet 1195 qu'Alphonse IX perdit cette bataille.

trava, que les chrétiens avaient d'abord occupée, avait été évacuée par eux, tant leur terreur était grande; il y installa un gouverneur et un corps de milice, puis regagna Séville.

Après sa défaite, Alphonse se rasa la tête, retourna son crucifix, prit un âne pour monture en jurant de ne plus se servir de cheval ni de mulet avant de voir les chrétiens victorieux, et recruta de nouvelles troupes. Ya'koûb, qui en fut informé, envoya à Merrâkech et ailleurs l'ordre d'enrôler des soldats, mais sans exercer aucune contrainte, et de nombreux volontaires et soldés répondirent à son appel. En rebî' I 592 (comm. le 2 févr. 1196), eut lieu une nouvelle bataille où les Francs furent encore honteusement battus, et à la suite de laquelle leurs richesses, armes, montures, etc., devinrent la proie des vainqueurs. Ya'koûb alla assiéger Tolède, qu'il attaqua vigoureusement; il abattit les arbres des environs, y lança diverses expéditions qui s'emparèrent de plusieurs places fortes où l'on massacra les hommes et où l'on réduisit les femmes en captivité, tandis qu'on en ruinait les habitations et qu'on démantelait les murailles. Aussi les chrétiens étaient-ils réduits à l'extrémité, tandis que l'autorité de l'Islâm s'accroissait. Ya'koûb retourna séjourner à Séville, et quand l'année 593 (23 nov. 1196) commença, il s'avança de nouveau sur le territoire des chrétiens, qui alors s'humilièrent et dont les rois demandèrent la paix d'un commun accord. Ya'koûb voulait d'abord poursuivre ses conquêtes et en finir avec eux; il se décida cependant à leur accorder une trêve de cinq ans, par suite des nouvelles qu'on lui apporta des terribles ravages exercés par le Mayorcaïn 'Ali ben Ish'âk' en Ifrikiyya, et il regagna Merrâkech à la fin de 593 (vers novembre 1197).

Ravages d'Ali l'Almoravide en Ifrîkiyya (1)

Pendant les trois années que passa Ya'koûb en Espagne à combattre le bon combat, [P. 76] on ne reçut pas en Ifrîkiyya de nouvelles de lui : les ambitions d'Ali ben Ish'âk, l'Almoravide Mayorcaïn, qui tenait la campagne avec les Arabes, se réveillèrent alors, et il recommença ses attaques contre l'Ifrîkiyya. Ses troupes se répandirent partout, semant le pillage et la dévastation ; les traces mêmes des villes furent effacées, les habitants disparurent et ces régions « restèrent désertes et toutes bouleversées » (Koran, II, 261 ; XVII, 40 ; XXII, 44). Il voulait aller assiéger Bougie pour profiter de ce que Ya'koûb était occupé à combattre les infidèles, et ne cacha pas son intention de marcher, dès qu'il aurait pris Bougie, contre le Maghreb. Mais quand Ya'koûb sut ce qui se passait, il traita avec les chrétiens pour réduire le rebelle et le chasser, comme il avait fait déjà en 581.

[P. 95] Mort de Ya'koûb ben Yoûsof et avènement de son fils Mohammed

Ya'koûb mourut le 18 rebî' II (16 févr. 1199) ou, selon d'autres, de djomâda I, 595 (16 mars 1199), à Salé, où il était venu de Merrâkech, afin de voir la ville nommée Mehdiyya, qu'il avait fait édifier vis-à-vis Salé, dans la région la plus belle et la plus plaisante (2). Ce prince,

(1) Ce chapitre se retrouve dans les *H. ar. des cr.* (II, 1^{re} partie, p. 83).

(2) La Mehdiyya du Maroc fut fondée par 'Abd el-Mou'min (voir la note de la p. 308, trad. fr. de Merrâkechi), et Rabât par Ya'koûb (Ibn Khallikan, IV, 311). Il semble donc que notre auteur a commis une confusion (Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 189 des *Mith. des Sem.*

qui avait régné quinze ans, était plein d'ardeur pour la guerre sainte et la religion, et sage administrateur. Il abandonna le rite malékite et professa le rite zâhirite. Les juristes Zâhirites, qui furent alors nombreux au Maghreb, jouirent de beaucoup d'autorité sous son règne; on les appelait aussi H'azmiyya, [P. 96] du nom de leur chef Aboû Moh'ammed ['Ali ben Ahmed] ben H'azm, mais les partisans de ce système s'étaient fondus avec les Malékites (1). Ils reparurent et se développèrent beaucoup sous son règne; mais, vers la fin, la sympathie de ce prince alla aux Châfe'ites, et dans certains endroits il les appela aux fonctions de kâdi.*

Mehdiyya, insurgée contre Ya'k'oûb, se soumet à son fils Moh'ammed.

Lors de son départ d'Ifrîkiyya en 581 (3 avril 1185), Ya'k'oûb donna à Aboû Sa'id 'Othmân le gouvernement de Tunis et à Aboû 'Ali Yoûnos celui de Mehdiyya : ils étaient frères et comptaient parmi les grands de la cour, de même que leur père 'Omar Inti. Il nomma commandant de la garnison de Mehdiyya Moh'ammed ben 'Abd el-Kerîm, guerrier brave, renommé et très dur pour les Arabes, dont il n'épargna que ceux qu'il intimidait. Ce chef, ayant appris qu'une portion des 'Awf étaient campés à un certain endroit, marcha contre eux, mais par des chemins détournés, de sorte qu'après les avoir

f. or. Spr., I, 2^e p.). La mort de Ya'koûb n'est pas racontée de la même manière par tout le monde, et certains prétendent qu'il disparut mystérieusement (Zerkechi, tr. fr., p. 20; Ibn Khallikan, iv, 341).

(1) Le texte édité par Tornberg est corrompu; il faut certainement lire *الحزمية... أبي محمد بن حزم... مغمورون* ainsi que Pa d'ailleurs fait aussi Goldziher (*Die Zâhiriten*, p. 174, où le renvoi, dans la note 3, doit se lire « *Kâmil*, XII, 95-96 »). Comparez aussi Quatremère, *Mamlouks*, I, B, 269, et les *Protégomènes*, III, 5.

dépassés il fit volte-face ; mais ils avaient eu connaissance de sa marche, si bien qu'ils s'enfuirent devant lui sans combattre et en abandonnant leurs biens et leurs femmes. Moh'ammed fit main basse sur le tout et rentra à Mehdiyya, où il remit ces dernières au gouverneur ; mais du butin proprement dit il s'appropriâ ce qui lui convint et ne laissa que le reste au gouverneur et à la milice. Alors les Benoû 'Awf se rendirent auprès d'Abou Sa'id ben 'Omar pour embrasser l'Unitéisme, et sollicitèrent son intervention à l'effet de se faire restituer leurs biens et leurs femmes. Abou Sa'id fit appeler Moh'ammed ben 'Abd el-Kerim et lui donna l'ordre de restituer les dépouilles dont il s'était emparé ; mais comme le général répondait ne pouvoir le faire, puisque la milice les avait, le gouverneur l'interpella rudement et voulut employer la force. Alors Moh'ammed le pria d'attendre jusqu'à ce que, rentré à Mehdiyya, il pût reprendre ce qui était encore entre les mains de la milice, s'engageant à parfaire de sa poche le manquant. Il obtint ce délai et retourna à Mehdiyya ; mais il n'était pas tranquille, et après avoir réuni ses compagnons il leur raconta ce qui venait de lui arriver avec Abou Sa'id, et s'engagea par serment à ne pas les abandonner. Ils lui en jurèrent autant, et alors il arrêta Abou 'Ali Younos et s'empara de Mehdiyya. Abou Sa'id obtint cependant l'élargissement de son frère Younos moyennant une rançon de 12,000 dinars, somme que Moh'ammed distribua à la milice. A la suite des armements faits par Abou Sa'id en vue du siège de Mehdiyya, Moh'ammed députa à 'Ali ben Ish'ak' l'Almoravide, et celui-ci s'engagea par serment à le soutenir. Alors Abou Sa'id ne donna pas suite à son projet ; mais la mort de Ya'k'oub ayant fait monter sur le trône son fils Moh'ammed, celui-ci envoya par mer une armée [P. 97] commandée par son oncle, et par terre une autre armée que commandait son cousin El-H'asan ben Abou H'afç ben 'Abd el-Mou'min. La première était parvenue à Bougie et la seconde à

Constantine, quand l'Almoravide et les Arabes qui le soutenaient s'enfuirent d'Ifrîkiyya pour s'enfoncer dans le désert. Lorsque la flotte se présenta devant Mehdiyya, Mohammed ben 'Abd el-Kerîm se plaignit des procédés d'Abou Sa'id, déclarant qu'il reconnaissait l'autorité du Prince des croyants Mohammed et livrerait la ville non à Abou Sa'id, mais à ceux-là seulement qu'enverrait ce souverain. La prise de possession fut opérée en effet par des envoyés de ce dernier, et tout rentra dans l'ordre.

[P. 171] En djomâda II 603 (2 janvier 1207), mourut à l'hôpital de Baghdâd Abou'l-Fad'l 'Abd el-Mon'im ben 'Abd el-'Azîz Iskenderâni dit Ibn en-Natroûni. Il avait été en Ifrîkiyya porter un message au Mayorcain [Ali ben Ishâk], de qui il avait reçu un cadeau de 10,000 dinars maghrebins, qu'il distribua entièrement dans sa ville à ses amis et connaissances. C'était un homme de mérite, vertueux et tout à fait distingué; Dieu ait pitié de son âme! Il était très versé dans la littérature et est auteur de belles poésies. Il fit à Mossoul un séjour de quelque durée pour étudier sous la direction du cheykh Abou 'l-H'aram, chez qui je le fréquentai beaucoup.

E. FAGNAN.

